

Ennio Floris

La résurrection de Jésus

Acte cinquième : Du tombeau vide à l'holocauste

La même salle.

Une longue table rectangulaire, autour de laquelle sont assis Nicodème et Salomé, l'un en face de l'autre. Devant le plus long côté de la table, face aux spectateurs, est assise Maria, à l'angle gauche, près de Salomé ; Pierre et Jacques, au centre ; à l'extrémité droite, près de Nicodème, Thomas. Sur la table, une pierre. À côté du juge, accroché à une colonne, le sindon.

SCÈNE UNE

(Les mêmes)

NICODÈME (*S'adressant à Salomé*).

– Tu as été accusée, Salomé, d'avoir souillé l'image de Jésus, en utilisant malhonnêtement son sindon, l'endossant pour te déguiser en Jésus ressuscité. Tu t'es moquée de lui, de la résurrection et de tes frères. Or, la découverte que ce drap, dans lequel tu t'es enveloppée, est le véritable sindon de Jésus, a semé le trouble et

a renforcé l'accusation contre toi. Je me vois contraint de t'interroger en tant qu'accusée, alors que tu n'étais jusqu'à présent qu'un témoin. Je pense que tes réponses nous conduiront à croire que tu n'as pas cherché à ridiculiser la résurrection, mais à suggérer qu'il ne s'agissait que de l'apparition d'un fantôme.

JACQUES.

– Frère, ton intervention nous surprend, car ton arbitrage contredit notre accusation.

NICODÈME.

– N'oubliez pas qu'il est de ma responsabilité de juge d'estimer si l'accusation a détourné les faits pour lesquels l'accusée est poursuivie... Réfléchissez ! La solution au problème de la résurrection, telle que nous l'avons envisagée, tenait à l'interprétation donnée à l'absence du sindon dans le tombeau. Pour Thomas, elle était la preuve certaine que le corps de Jésus avait été dérobé, et pour Pierre, qu'il était ressuscité. Chacun espérait que son hypothèse se verrait confirmée par la découverte éventuelle du sindon, soit venant des voleurs, soit de Jésus lui-même.

THOMAS.

– Or, puisque nous avons sous nos yeux le sindon et la personne à qui il a été rapporté, il nous suffira, pour savoir, de l'interroger afin qu'elle nous dise de qui elle l'a reçu : de Jésus, ou des voleurs... Nous pouvons être assurés que ses réponses ne seront pas entachées de mensonge, puisqu'elle parlera en sa double qualité d'inculpée et de témoin.

NICODÈME.

– C'est pourquoi, en tant que juge et arbitre de notre enquête, je t'interroge, Salomé : comment es-tu parvenue en possession du sindon ?

SALOMÉ.

– De façon tout à fait fortuite. J'étais à la maison, quand un haut personnage, un pharisien, je crois, a frappé à ma porte pour me donner un paquet, et m'a dit : « Ceci vous appartient, Madame ! J'ai été chargé de vous le rendre. Au revoir ».

NICODÈME.

– Est-ce tout ?

SALOMÉ.

– C'est tout ! À ce moment-là, j'ignorais encore ce que contenait ce paquet. En le tâtant, je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un tissu replié. Ma curiosité était vive ! J'ai un moment hésité à l'ouvrir... À la fin, j'ai déchiré le paquet : mes mains tenaient un large tissu de lin blanc, taché de sang. Nul doute ! Il s'agissait bien du sindon de Jésus. Aussitôt descendu de la croix, le corps de Jésus avait été déposé dans un linceul pour être enseveli dans le tombeau de Joseph. De loin, aux côtés de Maria, j'avais assisté à la cérémonie. (*Les regards des deux femmes se croisent*).

NICODÈME.

– Avais-tu la certitude que ce drap était le véritable sindon ?

SALOMÉ.

– J'en étais sûre. Toutefois un doute me tenaillait : qui était ce mystérieux expéditeur ? Sans doute, un messenger des voleurs ! Je compris que le corps de Jésus avait été retiré du tombeau par des sectaires qui ju-

geaient intolérable que Jésus ait été compté parmi les justes, alors qu'il avait été reconnu comme un homme maudit. Naturellement, ils ont aussi emporté le sindon, qui leur a servi au transport du corps. En le restituant à présent, ils ne pouvaient avoir d'autre intention que d'apporter la preuve que Jésus n'était pas ressuscité.

PIERRE.

– Mais alors, pourquoi te l'ont-ils donné à toi, et non pas à moi ou à Jacques, par exemple ?

SALOMÉ.

– Je me le suis demandé. Peut-être savaient-ils qu'aussitôt découvert que le tombeau était vide, j'avais entrepris les démarches pour déposer plainte.

THOMAS.

– En restituant le sindon pour dénier tout fondement à la foi en la résurrection, ils ont choisi quelqu'un qui, dès le début, était convaincu que l'absence du corps de Jésus dans le tombeau n'était pas le signe de sa résurrection, mais provenait d'un vol ; c'est pourquoi il aurait conservé chez lui le sindon et ne l'aurait pas détruit.

JACQUES.

– Si je me fie à mon intuition, j'en arrive à me convaincre qu'elle était de connivence avec les voleurs pour faire barrage à la foi en la résurrection.

NICODÈME.

– Non, Jacques, le contexte exclut cette supposition ! Par contre, il faut poser une question à Salomé (*Se tournant vers elle*) : pourquoi n'as-tu pas rapporté aussitôt le sindon à tes frères ?

SALOMÉ.

– Étant ainsi assurée qu'un vol (et non la résurrection de Jésus) expliquait que le tombeau ait été vide, j'ai éprouvé le sentiment que le sindon était devenu le symbole de la mort de Jésus... J'ai alors compris que, non seulement Jésus avait été ôté du monde des vivants, mais aussi de celui de morts. En effet, il n'avait pas été enlevé du tombeau pour être enseveli en un autre lieu, mais pour être jeté comme un être de rien dans une fosse commune. À leurs yeux, non seulement Jésus était impur, mais la souillure de son être était telle qu'il devait être retiré de l'humanité.

Cette conviction m'a tellement secouée, que je n'ai pu retenir mes larmes. Un mort, auquel on avait contesté la réalité d'homme pour en faire de la chair destinée à la corruption ! Alors, dans ma douleur, j'ai jeté le sindon sur mes épaules et je l'ai serré fortement contre ma peau pour qu'il s'identifie à elle... Et j'ai eu l'impression que Jésus habitait mon corps !

MARIA.

– Ton expérience est analogue à celle que j'ai connue au moment où tu m'as quittée pour demander aux frè-

res de porter plainte pour vol et où, moi aussi, j'ai découvert que le tombeau était vide... Je tournais en rond, espérant retrouver le corps de Jésus dans quelque endroit du jardin. C'est alors que j'ai aperçu un homme errant parmi les vivants et les morts, venant du tombeau et porté par un élan qui l'entraînait vers la vie...

SALOMÉ.

– ... Oui... en passant par toi !

MARIA.

– Grâce à toi, je comprends mieux le mystère de cette apparition, qui me réjouit et me trouble à la fois !

NICODÈME.

– Je respecte votre expérience, mais mon rôle m'oblige, Salomé, à te rappeler que tu dois achever ton histoire.

SALOMÉ.

– Oui, revenons à ce que je racontais. J'avais conscience que je devais vous rapporter le sardon, mais je savais que vous étiez en conflit à propos de la résurrection. Alors, je me suis décidée à venir vers vous avec le sardon que je vous cacherais tant que je ne verrais pas clair sur vos projets et vos divergences.

Vos discours me mettaient mal à l'aise. Je comprenais bien que le sardon était la cause de vos hésitations, et j'ai eu peur, en vous le donnant, de susciter le désarroi, l'incompréhension, et une forte opposition à mon égard ; surtout lorsque Pierre fut convaincu qu'il avait été emporté

par Jésus et non par les voleurs. Reconnaître à ce moment-là que je le possédais et qu'il m'avait été donnée par les voleurs, et non par Jésus, aurait suscité, chez Pierre et Jacques, une réaction si violente que je n'aurais pas pu la supporter. J'ai préféré partir.

JACQUES.

– Pour retourner chez toi et te préparer à ce déguisement honteux, afin de te gausser d'être prise pour Jésus lui-même... Quelle folie !

SALOMÉ.

– Pardon Jacques, je n'ai pas pris le déguisement du ressuscité, mais celui du spectre en qui vous avez cru reconnaître Jésus.

JACQUES.

– Perverse en plus ! Tu nous tournes en ridicule, nous aussi !

PIERRE.

– Ainsi, avec cette ruse, tu as osé te présenter devant nous ?

SALOMÉ.

– Oui... Mais savez-vous pourquoi ? Pour vous empêcher de représenter le ressuscité sous les traits d'un comique de cirque, en vous laissant tromper par la supercherie de cette représentation.

JACQUES.

– Oh ! Femme... tu nous accuses de faire de Jésus, mon frère et mon Seigneur, le fantoche d'une farce ?
(Il se penche vers elle, tendant ses

*mains vers la pierre posée sur la table... Soudain, Maria s'élançe et saisit la pierre, qu'elle élève haut, pour que tous la voient ; et elle court au jardin la jeter au loin.
Il se fait un grand silence, puis chacun s'adresse de nouveau à son voisin, en attendant le retour de Maria).*

THOMAS.

– N'attendons pas ! Sans doute, après ce tumulte qui a été pour elle une dure épreuve, Maria s'est-elle rendue auprès de ma femme pour trouver quelque apaisement !

SCÈNE DEUX

(Les mêmes et Nathanaël)

(Maria entre avec Nathanaël, mais, silencieuse, elle s'arrête au seuil de

la porte pour ne pas interrompre Nicodème qui a repris la parole).

NICODÈME.

– Fermons cette parenthèse douloureuse que nous avons ouverte pour juger Salomé, mais qui nous a tracé un chemin, sinon vers la solution du problème, du moins pour mettre en lumière les difficultés qui nous interdisaient toute solution... En interrogeant Salomé avec équité, nous avons emprunté la bonne voie. Et je constate qu'elle a délivré plutôt une parole de témoin que d'accusée. De même, aussi, les frères qui s'étaient présentés en accusateurs ont eu la sagesse de se comporter en chercheurs

de vérité...

Moi, je n'ai pas varié dans mon comportement, voulant, coûte que coûte, agir en juge. Mais, puisque Maria a fait disparaître la pierre de la table, je me suis trouvé dans l'impossibilité de prononcer la sentence. *(Rire général)*. Revenons-en à notre enquête sur la résurrection, et à mon rôle de modérateur. *(Il jette sur tous un regard interrogatif)*. Êtes-vous d'accord ?

(Tous répondent par un mouvement de tête affirmatif).

MARIA (*Elle entre, suivie par Nathanaël*).

– Pardonnez-moi, frères, de n'être pas revenue aussitôt. En me débarrassant de la pierre, j'ai vu un homme tourner en rond dans le jardin. C'était Nathanaël ! Le voilà ! (*Elle dépose un baiser sur sa joue*).

NATHANAËL.

– Heureux de vous rencontrer, frères ! Et quelle chance de pouvoir le faire ! (*Avec un sourire*). Maria a lancé la pierre avec une telle force qu'elle m'aurait assommé, si elle était tombée sur ma tête ! Sans doute, aurais-je reçu ma consolation en entendant les exclamations qui ont accompagné son geste : Épargne le cœur des hommes et enfonce-toi dans les entrailles de la terre ! (*Tout le monde rit et applaudit*).

NICODÈME.

– Sois le bienvenu ! Avertis par Jean de ta venue, certes, nous t'attendions, mais l'aspect un peu tragique de notre rencontre, nous a fait t'oublier.

JEAN.

– Quant à moi, je ne t'avais pas oublié ! En effet, je t'avais réservé une place à mes côtés ! (*Il l'invite à s'asseoir*).

NATHANAËL.

– N'ayez aucun souci pour moi... Je suis à mon aise parmi vous ! En ce qui concerne « le tragique » de votre rencontre, Maria m'en a fait part... (*Se tournant vers Salomé, il lui mime*

un baiser).

Tu es sortie indemne de l'épreuve du feu ; mais, esprit de braise, tu as mis la maison en effervescence !

NICODÈME.

– Revenons-en au fait !

JACQUES.

– Où irons-nous, si nous devons abandonner notre voie actuelle ?

THOMAS.

– Le tombeau vide n'est pas un chemin vers la résurrection ; c'est plutôt une occasion d'égarement, de confusion et de contradiction. Nous devons en sortir au plus vite et retourner en arrière.

JACQUES.

– Revenir en arrière ! Mais, pour nous retrouver où ? Aller du tombeau vide... au néant du tombeau ?

THOMAS.

– Oui ! Et sonder ce néant de nos propres yeux...

JACQUES.

– Et qu'y découvrirons-nous ?

THOMAS.

– Que des hommes ont déposé dans cette béance le corps de Jésus, puis qu'ils s'en sont emparés, tout simplement ! Ce qui nous met dans l'obligation de rechercher les voleurs et de déposer plainte pour ce méfait.

JACQUES.

– Et la résurrection ?

THOMAS.

– En quoi la résurrection est-elle impliquée dans ce néant ?

JACQUES.

– Je demanderais plutôt : en quoi ce néant concerne-t-il la résurrection ? Ma réponse sera : c'est elle qui l'a enfanté.

THOMAS.

– En t'écoutant, je pense que, même adulte, tu as l'imagination riche et rafraîchissante d'un enfant. Quand il voit une feuille tomber de l'arbre, l'enfant s'écrie en fermant les yeux : « Tu as vu... le papillon s'est envolé ». Son regard accompagne la feuille dans sa chute, puis son imagination la lance à nouveau, plus loin et plus haut, avec vivacité. Pour lui, la feuille est devenue papillon !

JACQUES.

– Je n'ai pas joué d'imagination, Thomas. J'ai argumenté selon les principes de la raison : Jésus gisait mort dans le tombeau, or il n'est plus là. Alors, s'il s'est déplacé, il était vivant, car on n'a jamais vu marcher un mort ! Voilà pourquoi, il est ressuscité !

THOMAS.

– Tu dirais vrai si Jésus s'était couché lui-même. Il y serait allé et il en serait sorti. Mais non ! Des hommes l'y ont déposé après sa mort. Pour en sortir, des hommes ont dû l'emporter avec eux... toujours mort !

PIERRE.

– Tu as en partie raison : des hommes ont bien déposé son cadavre dans le tombeau ! Ils sont bien revenus le rechercher ; mais il n'était plus là... Ce mort est ressorti seul et vivant du tombeau ! Selon son désir !

THOMAS.

– Tu nous apportes la preuve que l'idée de la résurrection n'était que dans ta tête, et que tu étais envoûté par elle ! Tu t'es rendu au tombeau, mais ne trouvant plus le corps de Jésus, convaincu raisonnablement qu'il avait été dérobé, tu as fait semblant de croire qu'il s'était envolé au ciel, ressuscité. Comme l'enfant, qui voit dans la feuille portée par le vent un papillon virevoltant dans le ciel...

PIERRE.

– Thomas, toi aussi, comme un enfant, tu es en train de nous mentir, car tu ne tiens pas compte des signes...

THOMAS.

– Pierre, je t'en prie, ne me force pas à te redire une fois encore que les signes dont tu parles sont ambigus ! Il est possible de les rapporter aussi bien au vol du cadavre qu'à la résurrection de Jésus.

JACQUES.

– Mais alors, comment expliques-tu que, dans mon esprit, la résurrection ne fait aucune place au vol ?

NICODÈME.

– Permets-moi, Thomas, de répondre à ta place à Jacques, car son interrogation marque le point de rupture d'où naît votre controverse. Tu ne te trompes pas en affirmant que la résurrection ne trouve pas sa place dans le domaine de la raison, mais tu t'abuses quand tu accuses Pierre de raisonner comme un enfant quand il fait référence à des signes. Il n'est pas le seul à se laisser envoûter par des signes, parce que tout homme est soumis au langage des formes comme à celui de la parole.

Je crois qu'il faut partir de là pour comprendre notre controverse et approfondir la question de la résurrec-

tion. Il nous faudra remuer beaucoup de terre ! Je propose de retirer de cette salle tout ce qui pourrait lui donner l'apparence d'une cour de justice, afin que chacun se sente libre dans ses interventions, sans être soumis à quelque contrainte.

(Tout le monde se met à rétablir la salle dans son ordonnancement habituel, pour une rencontre libre et informelle).

THOMAS.

– C'est une bonne idée, de donner à la salle ce décor qui s'accorde à l'esprit nouveau de notre entretien.

SCÈNE TROIS

(Les mêmes)

PIERRE.

– Je te remercie, Nicodème, d'avoir reconnu, malgré l'ambiguïté des signes, leur rôle dans la problématique de la résurrection. J'aimerais que tu nous expliques leur fonction en opposition à la connaissance rationnelle.

NICODÈME.

– D'abord, gardons présent à l'esprit que l'homme est le seul sujet pensant dans l'univers et que sa connaissance, bien que distincte, est complémentaire de celle Dieu. En effet, alors que Dieu connaît tout « étant » à partir de ses causes, l'homme y parvient grâce à la perception de leurs phénomènes, en vertu des prin-

cipes universels qui correspondent aux rapports constitutifs de chacun d'eux. Telle est la connaissance rationnelle. Virtuellement, celle-ci est infinie, dans la mesure où elle demeure ouverte à tous les phénomènes perceptibles de l'univers et aux causes respectives, mais chacun de ses actes est limité et fini, s'accomplissant dans un individu qui demeure lié à un moment donné du processus de son évolution.

THOMAS.

– En d'autres termes, bien que limitée, elle est, au cours de son accomplissement, dans une relation toujours plus vaste et plus approfondie aussi bien des phénomènes que des causes.

NICODÈME.

– Il convient d'ajouter que l'homme ignore les raisons de l'origine, comme celles des finalités, de son existence...

THOMAS.

– ... Demeurant ainsi continuellement à la recherche de lui-même, interpellé par des questions qui surgissent des profondeurs de son être, par ses désirs, ses insatisfactions, et les besoins quotidiens de son existence.

NICODÈME.

– Aussi recherche-t-il ses origines dans l'univers, et il existe des signes de ses origines comme de sa destinée, de ses chances comme de ses éventuels dangers.

PIERRE.

– C'est pourquoi les hommes retrouvent ces signes dans des phénomènes, exceptionnels d'apparence, comme l'apparition d'une étoile, les cycles des saisons, les tremblements de terre, le tonnerre, la foudre, le vol des oiseaux, la mort et la naissance des êtres. Et, dans la vie de chacun, les rêves et tout fait inhabituel.

NICODÈME.

– Nous sommes donc en possession de deux sources de connaissance : la raison et les signes. La première a pour objet la nature des choses, et la seconde le sens qu'elles reçoivent, une fois dans la vie de la conscience. Mais elles ne présentent pas la même valeur de certitude, car celle de la raison se fonde sur des principes universels en correspondance avec les lois de la nature ; les signes, sur l'interprétation des phénomènes en fonction de ce qu'ils apportent de bonheur ou de malheur. Dès lors, il est possible d'affirmer que la raison tend vers la vérité, et que les signes demandent à être interprétés afin de donner sens à la vie.

JACQUES.

– Qu'allons-nous devenir sous cette avalanche d'élucubrations philosophiques ? La question à débattre n'était-elle pas celle de la résurrection ?

THOMAS.

– C'est pourquoi, Jacques, nous nous sommes perdus dans ces divagations philosophiques. Ne cherchions-nous

pas à savoir plutôt si la mort de Jésus a été dépassée par la résurrection ? Or, pour répondre à cette question, nous devons préciser les sources de notre connaissance. Ne le penses-tu pas ?

JACQUES.

– Oui... Je vois.

NICODÈME.

– Nous savons donc qu'il existe deux sources de connaissance : la raison et les signes. Quelle connaissance nous permettra d'espérer trouver la réponse à notre interrogation sur la résurrection de Jésus ?

THOMAS.

– Cela ne pourra pas être au moyen de la raison, puisque celle-ci part de l'expérience. Or, personne n'a fait l'expérience de sa mort et de sa résurrection.

JEAN.

– Il est possible de croire que Jésus n'est pas ressuscité pour recommencer une vie semblable, mais une autre entièrement nouvelle.

THOMAS.

– Dans ce cas, il faudrait pouvoir prouver qu'elle est possible. Or, la rationalité n'offre à la résurrection aucune chance dans le domaine des causalités, car la vie n'est possible que par un processus de naissance, et non de résurrection. Une fois mort, l'homme revient dans le néant ou retourne à la matière originelle.

PIERRE.

– C'est bien pourquoi je ne me suis pas trompé en recourant à des signes.

THOMAS.

– Des signes différents de ceux que tu as découverts dans le tombeau vide, j'espère !

PIERRE.

– Des signes qui distinguent la mort de Jésus de celle commune à tous les hommes. Nous l'avons dit souvent : une mort qui diffère de celle que nous voyons chaque jour et qui ne survient pas du fait d'accidents ou de maladies, mais qui est une peine en réparation de crimes que l'homme n'a pas commis.

JACQUES.

– Une mort pour racheter les péchés des autres !

JEAN.

– Une mort que la justice ne peut pas légitimer, que le tombeau refuse de garder et que même les morts ne peuvent accueillir !

JACQUES.

– Tu as raison : cette mort ne peut être reçue que si elle est un sacrifice expiatoire pour des péchés que d'autres hommes ont commis. Elle est un Holocauste !

NATHANAËL.

– Moi aussi, Jean, je suis parvenu à cette conclusion et j'en suis heureux. Je pense qu'elle est conforme à des paroles précises des Écritures, mais

aussi à la réponse qu'elle apporte au péché de l'homme et à la souffrance de Dieu à son endroit.

NICODÈME.

– C'est très pertinent, ce que tu viens de dire, Nathanaël, et je t'écoute avec un vif intérêt.

MARIA.

– Je suis émue d'entendre que Dieu a souffert pour l'homme. Je comprends mieux maintenant le message et la mort de Jésus. J'ai été convaincue que c'est à cause de la souffrance de Dieu en faveur de l'homme que Jésus est venu parmi les hommes !

NATHANAËL.

– Vous vous souvenez que, selon les Écritures, Dieu créa l'homme pour connaître l'immortalité, l'établissant sur une terre conçue pour son bonheur, où coulent le lait et le miel, où le soleil resplendit sans interruption le jour, où les étoiles resplendissent au firmament, où la lune éclaire la nuit. On l'a nommé l'Éden !

Mais ayant péché par désir d'égaliser Dieu, l'homme a été puni de la mort qui l'a plongé dans le malheur. Dès lors, l'univers souffre aussi en conséquence, frappé par le mal et par Dieu lui-même. Son cœur est plongé dans le chagrin, à cause de la contradiction entre la Justice et l'Amour ! Le Créateur aurait souhaité se réconcilier avec l'homme, si celui-ci avait été capable de réparer le dommage créé par son péché. Mais, puisque le péché n'a pas été commis par un

individu, mais par l'homme, représentant l'humanité entière, la remise de sa dette pour le péché devenait inaccessible. En effet, l'homme seul est incapable de trouver une énergie telle qu'elle le rende apte à supporter une peine égale au mal commis par les hommes. Il fallait donc la venue d'un être, animé par l'esprit de tous les hommes, et dans lequel la nature humaine puisse s'incarner en une personne... Un homme capable d'offrir à Dieu sa souffrance pour la rémission du péché commis par l'Adam-Homme, personne représentant tous les individus composant la nature humaine. Or, les Écritures annoncent la venue d'un tel homme, le Christ.

Nous avons appris que le Christ s'est accompli en Jésus qui, par sa mort, s'est offert à Dieu en holocauste pour le salut de tous les hommes. En lui, la souffrance de Dieu a pris fin dans la réconciliation de la Justice et de l'amour !

JEAN.

– Un homme n'aurait pas pu incarner la nature humaine, s'il n'eût été rempli du Saint-Esprit de Dieu dès le sein maternel, se manifestant dès sa naissance comme le... Fils de Dieu !

PIERRE.

– À présent, je comprends aisément qu'il était inutile de rechercher les signes de la résurrection de Jésus en dehors de lui, parce que sa mort les avait inscrits dans sa chair.

NICODÈME.

– Considérant le chemin parcouru au cours de nos débats actuels, nous ne pourrions en tirer que des motifs de réjouissance. Nous avons été surpris de redécouvrir le sindon, que les voleurs nous font parvenir pour dénoncer la foi en la résurrection de Jésus, et voilà que nous constatons que ce défi se révèle le témoignage le plus surprenant de cette croyance, même s'il nous atteint indirectement et si nous sommes tentés d'imaginer qu'en agissant de la sorte, les voleurs ont été poussés, à leur insu, par le Saint-Esprit !

PIERRE.

– J'avais donc bien raison d'affirmer que le sindon nous a été livré par Jésus en personne.

NICODÈME.

– Il ne semblerait pas ridicule de notre part de les remercier pour leur initiative.

JACQUES.

– Et qui pourrait alors nous interdire de relever leur défi, et d'affirmer la résurrection de Jésus ?

NICODÈME.

– Nous devons encore réaliser deux choses avant d'annoncer la résurrection : passer nos conclusions au crible des Écritures et, avant tout, demander à Thomas, à Maria et à Salomé, s'ils approuvent notre démarche... Et à vous, s'il convient de le leur demander !

Tous.

– Oui, bien sûr !

NICODÈME (*Avec humour*).

– Moi-même, je n'avais pas l'intention de t'inviter, Thomas, car je me doutais bien que tu ne resterais pas silencieux quand nous avons procédé à la lecture des Écritures. Certain qu'il y aurait entre nous des divergences, je ne souhaitais pas jeter de l'huile sur le feu ! (*Se tournant vers ses frères*). Mais puisque vous en avez manifesté le désir, il ne me reste (*S'adressant à Thomas*) qu'à te donner la parole en leur nom.

THOMAS.

– J'avais décidé de ne pas troubler votre euphorie dont (soit dit en passant), je me suis réjoui. Que cette satisfaction ne n'empêche pas, cependant, de vous dire que de profondes divergences subsistent entre nous dans trois domaines. D'abord, parce que le péché originel, pour lequel une rédemption s'imposait, n'a pas été le fait d'un individu, mais de tout homme depuis Adam, l'être des origines en qui l'humanité entière trouve sa référence. Ensuite, je présume la même universalité dans la personne du Christ. Enfin, Jésus a été le prophète que Dieu a envoyé, non dans un but d'expiation, mais pour offrir aux hommes le moyen de racheter les peines infligées par Dieu à cause de leurs péchés.

Grâce au pardon de Dieu en Christ, chacun doit se donner à son prochain pour les offenses reçues. Jésus a lui-même, à de nombreuses reprises et

sur la croix, donné l'exemple au regard de tous, quand il a accordé le pardon à ceux qui l'avaient crucifié. Dieu accorde son pardon aux hommes, à condition que chacun pardonne à son tour à son prochain ses propres offenses. Ce rachat ne réclame ni sauveur, ni victime, ni sacrificateur, si ce n'est le pécheur lui-même que le pardon présente comme victime, sacrificateur et sauveur par lui-même. C'est la raison pour laquelle chaque homme est responsable, lui-même, du pardon de Dieu, comme il l'est de l'ordre du monde.

PIERRE.

– Et Jésus, en tout cela ?

THOMAS.

– C'est le prophète annonciateur de ce salut aux hommes. Comme prophète, sa mort est le sceau par lequel il a authentifié la vérité de son message. Celui qui ressuscite n'est pas Jésus, le prophète, mais l'homme auquel son message a été adressé, et il ne peut ressusciter qu'avec lui, à l'heure de l'accomplissement de l'existence humaine.

(Étonnement et murmures de contestation chez les frères).

PIERRE.

– Que devons-nous comprendre de ce discours ? Celui qui a livré Jésus au jugement, qui l'a attaché au bois pour subir une mort maudite, celui qui l'a arraché au tombeau pour que son nom ne s'éternise pas parmi les morts et qui, en définitive, l'a défié

quand Dieu l'a déclaré Christ, ce serait donc l'homme qui ressusciterait à sa place ?

THOMAS.

– C'est cela : cet homme-là, même s'il a atteint un tel degré de dépravation et si, recevant l'écho des paroles prononcées par Jésus sur la croix : « Pardonne leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font », s'approprie cette promesse et la demande aussi pour ceux qui l'ont offensé, reçoit la grâce du pardon promis par Dieu pour ses péchés.

JEAN.

– Alors, toi aussi, tu crois que nous sommes sauvés par Jésus, qui a prononcé ces paroles ?

THOMAS.

– Non ! nous sommes sur le chemin de la résurrection par l'efficacité de la parole de pardon annoncée par l'Écriture.

PIERRE.

– Mais cette parole demeure sans effet, sans la foi en Jésus, le Christ !

THOMAS.

– La foi au Christ demeure vaine si nous ne pardonnons pas les offenses de notre prochain.

(Les disciples se trouvent ainsi prisonniers de leurs divergences comme des poissons dans le filet, où chacun se heurte à l'autre et s'efforce de ne pas se laisser gagner par l'autre ! Des paroles, contradictoi-

res résonnent en l'air, comme autant de coups d'épée).

– C'est la parole !

– Non, c'est Jésus !

– C'est le pardon de Dieu qui s'accomplit dans celui de l'homme.

– À quoi ça sert de pardonner, si on ne croit pas que Jésus est le Christ ?

– Et à quoi bon croire que Jésus est le Christ si tu demeures dans tes péchés ?

– Ne succombons pas à l'hérésie avant d'avoir la foi !

SCÈNE QUATRE

(Les mêmes et Joseph)

JOSEPH (*Entrant*).

– Frères, salut à tous !

Tous.

– Joseph, salut à toi !

NICODÈME (*Les mains tendues vers l'assemblée, invitant chacun au calme, il s'approche de Joseph et l'embrasse*).

– Ah ! Enfin ! (*L'accompagnant à la place près de la sienne*). Je dois te dire que nous t'avions oublié, tellement nous étions occupés par notre débat sur la résurrection de Jésus ! Au début, nous nous sommes égarés, cherchant le ressuscité à partir du tombeau vide. Ayant pris conscience de notre erreur, nous avons recherché les signes de la résurrection à partir de la mort de Jésus, et là, nous

nous sommes trouvés devant un dilemme : ou bien cette mort signifiait l'holocauste pour la rémission des péchés de l'homme, ou bien elle était le sceau authentifiant la libération de l'existence humaine du pouvoir de la mort ! À ce niveau, la lecture des Écritures devenait une nécessité pour parvenir à la certitude de la foi. C'est pourquoi, nous attendions ta venue.

THOMAS.

– Mais, au fait, aurais-tu oublié de les apporter ?

JOSEPH.

– Ah non ! J'ai été à leur recherche ! (*Tous le regardent, interrogatifs*). Je ne pensais pas, frères, qu'il était si difficile de trouver un rouleau des

Écritures. Naturellement, il est toujours possible d'aller les lire à la Synagogue. Mais je n'en ai trouvé aucun à acheter. Après bien des recherches, un scribe a bien voulu me vendre le sien.

THOMAS.

– Je suppose qu'il avait besoin d'argent pour en écrire un autre.

JOSEPH (*Regardant le sindon*).

– Qu'est-ce que ce drap qui pend sur le poteau comme une peau de chagrin ?

NICODÈME.

– C'est le sindon !

JOSEPH

– Le sindon ? Le vrai, ou une imitation ?

(S'en approchant, il le tâte, l'inspecte en détail).

Oui ! C'est bien le linceul que j'avais choisi pour le corps de Jésus. Son tissu est en lin très fin et très serré. Pas une goutte du sang de Jésus n'aura pu se perdre. Quelques lignes, des taches, des ombres colorées, laissent deviner les traces de son corps et de sa chair déchirée et torturée. Mais... comment est-il parvenu entre vos mains ?

NICODÈME.

– Salomé te le dira sans doute, elle qui t'a poussé à porter plainte contre le vol. Pour l'heure, sache qu'elle l'a reçu des mains des voleurs, qui voulaient nous informer que l'absence du corps de Jésus dans le tombeau

n'est pas le fait de la résurrection de Jésus, mais de la malédiction dont Dieu l'avait chargé en tant qu'homme pendu au bois.

JOSEPH.

– J'ai tout fait avec l'accord des autorités, tant de Pilate que du Sanhédrin... Oui, j'aurais dû m'en douter... Mes collègues ne pouvaient pas faire opposition à ma demande au Procureur d'ensevelir le corps de Jésus dans mon tombeau ; mais ils ne l'ont pas acceptée et se sont entendus entre eux pour que j'échoue dans mon dessein.

Peut-être me sera-t-il impossible de les accuser de crime puisqu'ils ont agi au nom de la Loi, qui maudit tout homme pendu au bois. À cela s'ajoute, à leur décharge, que nous nous sommes servis de l'excuse du vol du corps de Jésus pour annoncer sa résurrection. Ils se sont imaginé que nous annonçons la résurrection de Jésus sur la foi de leur témoignage ! Leur restitution du sindon est un véritable défi. Eh bien, Je le relève avec vous !

NICODÈME.

– Cela nous a permis d'avancer dans notre recherche. Nous avons de la résurrection une notion différente, mais nous sommes d'accord pour faire confiance à la parole des Écritures, au sujet de la mort et de la résurrection du Christ. Ta venue nous permettra de poursuivre cette recherche, qui réclame une clarification par les Écritures.

JOSEPH (*Continuant son discours*).

– Ils ont volé le corps, afin que le tombeau vide témoigne que Jésus était un homme maudit qui ne peut demeurer ni parmi les morts, ni même parmi les vivants. Eh bien ! Ce tombeau deviendra le lieu où les Écritures porteront témoignage qu'il est vivant !

THOMAS.

– Il faut que tu saches qu'une divergence entre nous porte sur la « résurrection » de Jésus. Le groupe autour de Pierre a choisi de reconnaître la résurrection. Quant à moi, j'estime qu'on ne peut pas assimiler la résurrection à une restitution du corps, mais à une présence de l'esprit de Jésus dans le processus d'accomplissement de l'homme, dans la perspective de l'immortalité que Dieu lui a donnée lors de sa création.

JOSEPH.

– Je pense qu'il ne t'a pas échappé que je n'ai pas employé le mot « résurrection », mais celui de « vivant ». Je veux dire que Jésus n'est pas disparu de l'économie du salut au moment de sa mort, mais qu'il est mort pour réaliser ce salut. C'est pour cette raison qu'il est possible de croire qu'il est le Christ des Écritures. Et je crois qu'il l'est... C'est pourquoi nous recourrons aux Écritures pour fonder notre foi.

THOMAS.

– Je suis d'accord avec toi !

JEAN.

– Et nous aussi.

JOSEPH.

– Concrètement, j'ai eu l'idée de porter dans le tombeau le rouleau des Écritures, pour qu'elles portent témoignage. Je propose de nous y rendre demain, pour poursuivre notre recherche à travers la lecture des Écritures en nous souvenant des actes et des paroles de Jésus.

THOMAS.

– Veux-tu que nous venions avec le sardon ?

JOSEPH.

– Bonne idée ! Les Écritures nous enseigneront qui est le Christ et les conditions qu'elles exigent pour qu'un homme puisse le devenir ! Le sardon nous fera penser à Jésus, l'homme que nous pressentons pour qu'elles le reconnaissent comme tel.

JACQUES.

– Et tu penses laisser le rouleau et le sardon pour toujours dans le tombeau ?

JOSEPH.

– Sans doute.

THOMAS.

– Et s'ils sont volés à leur tour, comme le corps de Jésus ? Car il y aurait là une source de lucre, indépendamment du témoignage de la foi.

MARIA.

– Qu'importe ! On pourra bien s'appropriier le rouleau, mais pas le Christ des Écritures !

PIERRE.

– Il nous incombe de rechercher le Christ en elles, et de retrouver Jésus dans le Christ.

NICODÈME.

– C'est pourquoi, je vous propose d'y retourner afin de persévérer dans notre recherche.

Tous.

– Oui ! Oui !

NICODÈME.

– As-tu la possibilité de nous loger ?

JOSEPH.

– J'ai un petit « pied-à-terre » à l'abri des rochers.

THOMAS.

– Et si, par malchance, il nous arrivait de ne pas retrouver le Christ

dans les Écritures, ou Jésus dans le Christ ?

NICODÈME.

– Il nous resterait alors à rechercher Jésus dans ses paroles, et à retrouver le Christ en Jésus !

JEAN (*Avec un sourire malicieux*).

– Je crois que tu serais aux anges !

JACQUES.

– Et le sardon ? Ne pensez-vous pas qu'il deviendra un objet de convoitise ?

SALOMÉ.

– Il demeure collé à ma peau... jusqu'au sang !

MARIA.

– Quant à moi, ma consolation c'est de me dire que personne ne pourra déraciner Jésus de notre cœur !

RIDEAU